



HAL
open science

Une “ étrangère ” au Panthéon : De la “ cabale dreyfusarde ” à la mythification de Marie Curie

Catherine Negovanovic

► To cite this version:

Catherine Negovanovic. Une “ étrangère ” au Panthéon : De la “ cabale dreyfusarde ” à la mythification de Marie Curie. Pleins feux sur les femmes (in)visibles, Université de Lorraine, Crem et Lis, Nov 2018, Nancy, France. hal-03000315

HAL Id: hal-03000315

<https://hal.science/hal-03000315>

Submitted on 11 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version avant édition

**Une « étrangère¹ » au Panthéon :
De la « cabale dreyfusarde² » à la mythification de Marie Curie**

Peu de figures féminines peuvent se vanter d'avoir ouvert autant de voies à leurs semblables : première femme Docteur ès Sciences physiques de la Sorbonne en 1903, première femme Prix Nobel la même année, première femme titulaire d'une chaire à la Sorbonne en 1906, première femme récipiendaire d'un second Prix Nobel en 1911, première femme reçue à l'Académie de médecine en 1922, première femme à entrer au Panthéon pour ses mérites en 1995. Son dévouement à la science et sa détermination la conduisent à totaliser cent seize titres honorifiques, seize décorations ou médailles et dix prix internationaux. Tel a été le destin exceptionnel de Marie Curie.

Et pourtant, ce n'est rien moins qu'une cabale qui est fomentée à son encontre à l'automne 1910. Pis encore, pendant près d'une année, qui constituera sans doute l'une des périodes les plus troublées de son existence, elle devient la cible de deux campagnes de la presse française d'une extrême virulence et dont les manœuvres finissent par s'étendre à la presse internationale. Ces coteries se cristallisent autour de deux prétextes : sa candidature à l'Académie des Sciences de Paris et le décernement de son second Prix Nobel.

Pour comprendre la nature et les fondements du déchaînement dont elle sera l'objet, il convient au préalable de rappeler la place qu'elle tient dans le monde scientifique et la société française et, partant, la façon dont elle est perçue par ses pairs et l'opinion publique. Cela tient en peu de mots : elle est estimée par ses homologues et ses travaux reconnus. Autant dire que pour le rayonnement scientifique de la France, c'est une manne. Aux yeux du grand public, elle est une légende depuis 1903. Et de fait, femme, docteur et nobélisée la même année, elle constitue pour la presse le sujet idéal. Pour elle, en revanche, que ni les honneurs mondains ni les bavardages journalistiques n'intéressent, cette célébrité est vécue comme un malheur scellant la fin de la tranquillité nécessaire pour mener ses travaux. Ainsi, le 10 janvier 1904, un mois après le décernement du Prix Nobel, le supplément dominical illustré du *Petit Parisien*,

¹ C'est ainsi que Gustave Téry la nomme dans *L'œuvre*, cité par Susan Quinn, *Marie Curie*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 278-281.

² Expression utilisée par Léon Daudet dans *L'Action française*, cité par Susan Quinn, *Ibidem*.

un quotidien du soir extrêmement prisé³, propose à sa une, en pleine page, une gravure de « M. et Mme Curie dans leur laboratoire » : Marie Curie est représentée assise et son époux debout ; elle le regarde lui présenter le fruit de leurs recherches. Au cœur de ces huit pages, un simple rappel de leurs travaux, relatant les faits dans le même esprit que l'illustration : « Collaboratrice dévouée de son mari, elle a associé son nom à la plupart de leurs découvertes et chaque jour elle travaille avec lui dans son laboratoire » (Anonyme, 10 janvier 1904 : 14). Ils investissent donc l'imagerie populaire et les esprits français en véhiculant le cliché social de l'épouse assujettie. Et les faits ne le démentent pas puisque si dès 1904, Pierre obtient une chaire de physique à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris et bénéficie de la construction d'un laboratoire rue Cuvier, Marie est seulement nommée chef de travaux de ladite chaire. Ils ont pourtant été nobélisés tous les deux.

Le 19 avril 1906, c'est le drame : Pierre meurt renversé par une voiture. Pour Marie, l'effet est cataclysmique, car au-delà d'un époux elle perd un compagnon de travail. La douleur de l'absence est telle qu'elle commence à tenir un journal dans lequel elle lui écrit des lettres fictives. Elle se consacre aussi au travail jusqu'à l'abrutissement, le labeur devenant plus que jamais une source de salut et le moyen de retrouver celui qu'elle a perdu. Ainsi écrit-elle : « ce laboratoire me fait comme une illusion de conserver un restant de ta vie et les marques de ton passage » (Quinn, 1994 : 22-23). Ses efforts la conduisent, dès le mois suivant, à diriger seule le laboratoire et à être nommée à la chaire qu'occupait son époux. Elle prend ainsi sa relève et devient la première femme titulaire d'une chaire à la Sorbonne. *Le Journal*, autre grand quotidien d'avant-guerre, commente ainsi sa leçon inaugurale donnée le 05 novembre 1906 :

C'est [...] une grande victoire féministe que nous célébrons en ce jour. Car, si la femme est admise à donner l'enseignement supérieur aux étudiants des deux sexes, où sera désormais la prétendue supériorité de l'homme mâle ? En vérité, je vous le dis : le temps est proche où les femmes deviendront des êtres humains.

On aura remarqué le ton christique du journaliste dans l'expression « en vérité, je vous le dis : le temps est proche où... », affirmation qui, bien que prophétique, est partagée par très peu de ses confrères de l'époque.

Il n'en demeure pas moins que dans cette assemblée où se pressent journalistes, politiques, artistes et femmes du monde, l'événement est de taille. *La Presse*, autre quotidien, rapporte que « le public reste dans les couloirs pour faire une ovation au nouveau professeur » (Anonyme, 06 novembre 1906 : 1). La popularité de Marie Curie est maximale, même si beaucoup restent circonspects quant à sa nomination. Pourtant, d'aucun de ces aspects elle ne fait cas. L'austérité de sa tenue, qui est un vêtement de deuil, en témoigne. *L'Illustration* du 10 novembre 1906 y consacre sa une.

Au cours des années qui suivent, outre l'éducation de ses filles, elle se tourne entièrement vers ses travaux et l'enseignement. Sa place dans la communauté scientifique internationale est importante. Elle est en effet devenue une figure de référence, se créant par là même un certain nombre d'inimitiés. Qui plus est, il y a toujours ceux qui, dans l'ombre, ne se satisfont pas qu'une femme puisse occuper de telles fonctions, attendant le moment propice pour passer à l'action.

Ce moment se présente à la fin de l'année 1910. Le physicien Gernez vient de mourir, laissant de fait son siège vacant à l'Académie des Sciences. En réalité, Marie Curie ne projette nullement de s'y présenter, mais ses collègues et amis qui la soutiennent l'y incitent. La correspondance dont nous disposons, et en particulier une lettre de Marcel Brillouin, professeur

³ C'est l'un des quatre plus grands journaux nationaux de l'époque. En 1900, il tire à un million d'exemplaires et à partir du 04 avril 1904, il apparaît avec le sous-titre « Le plus fort tirage des journaux du monde entier ».

au collège de France, nous révèle les manœuvres sous-jacentes de l'institution. Brillouin lui répond en effet qu'il vient de recevoir des informations qui lui confirment que « rien dans le règlement de l'Institut – comprenons l'Académie – n'exclut les femmes pas plus que dans les règlements relatifs aux universités » (Blanc, 1999 : 32). Ce qui était latent commence à émerger : Marie Curie est une femme dans une sphère réservée aux hommes. Nous sommes le 10 novembre 1910.

Le lendemain, elle écrit à Georges Gouy, professeur à la faculté des sciences de Lyon et ami, lui confiant qu'elle hésite encore, car elle a eu connaissance de certaines oppositions « à ce qu'une femme fût nommée à l'Institut » (Blanc, 1999 : 34) et qu'elle ne souhaite raisonnablement pas se lancer dans une campagne perdue d'avance. Elle ajoute avec raison l'éventualité de la candidature d'Edouard Branly, solidement soutenu, à la fois par ses pairs et politiquement. Gouy convainc néanmoins Marie Curie du bien-fondé de sa candidature quand, contre toute attente, la presse, pressentant qu'il y a là matière à polémique, entre dans la danse.

Le 15 novembre 1910, *Le Matin* publie en première page un article à propos de la candidature de Marie Curie. Le chapeau est explicite : « Ses travaux ne lui ont créé que des admirateurs, mais son sexe lui crée des adversaires » (Anonyme, 15 novembre 1910 : 1), révélant ainsi le terrain sur lequel va se jouer la bataille.

Le 16 novembre, *Le Figaro* et *L'Excelsior* publient des portraits. Certains journaux prédisent même son élection et font monter la tension.

Le 18 novembre, Marie répond au directeur du *Temps* en ces termes :

Je puis vous informer que la nouvelle de ma candidature à l'Institut est exacte. Cependant, comme jusqu'à présent les élections à l'Institut n'ont jamais été l'objet d'une discussion publique, je dois aussi vous dire qu'il me serait pénible que cet usage soit modifié à l'occasion de ma candidature (Blanc, 1999 : 40-41).

On imagine aisément ce qui s'ensuit : sa réponse est publiée le 20 novembre. Le même jour, *L'Excelsior*, à qui Marie Curie avait écrit dans les mêmes termes, ajoutant qu'elle était souffrante, publie aussi sa lettre. Emportés par cette frénésie, certains journaux « annoncent le 24 novembre qu'elle sera bientôt académicienne... » (Blanc, 1999 : 41). Dans cette course où l'individu devient une matière à produire de la sensation, il n'y a plus de limites.

Mais ce qui est effervescence pour les uns devient inquiétude pour les autres, en particulier les académiciens. Une pétition, déjà paraphée par près de cinquante immortels, circule à l'Institut à l'instigation des partisans de Branly, pour demander l'inscription de « la question de l'éligibilité des femmes à l'ordre du jour de la réunion trimestrielle du 04 janvier 1911 » (Blanc, 1999 : 41). Le 30 novembre, la Commission administrative centrale de l'Institut se réunit pour discuter de la pétition qui est finalement « renvoyée [...] aux commissions administratives [...] de chacune des cinq Académies ». Le journaliste du *Figaro* ajoute : « Chaque Académie [...] présidant à tour de rôle l'Institut de France, il serait inadmissible que l'une d'elles, après avoir élu une femme contre l'agrément des autres [...] imposât cette présidente à l'Institut tout entier, lorsqu'arriverait son tour de présidence ». L'article rappelle en outre que l'année passée une femme de lettres s'est vu refuser sa candidature à l'Académie française et s'achève ainsi : « Les frontières de l'Institut vont-elles [...] s'abaisser devant le très haut mérite de Mme Curie ? » (Dauzats, 1910 : 3).

Au-delà du fait que sont mises sur le même plan la question du sexe d'un individu et ses réalisations, faute méthodologique en ce qu'elle compare deux objets de natures différentes par le rapprochement de deux sphères dissemblables – l'une appartenant aux affects et l'autre à la réalité concrète – et ne pouvant pas raisonnablement être comparés avec justesse, on voit bien que la question féminine dérange, interrogeant une société tout entière. Malgré tout, chacun

renvoie la question à son voisin, refusant de statuer. L'argument rebattu par les académiciens et relayé par les journalistes est celui de la tradition à conserver et la menace brandie : « d'être présidé[s] par une femme ! ». En réalité, les secrétaires perpétuels, questionnés par la presse, sont dans l'évitement maximal. Voici leur décision, adoptée par 88 voix contre 56 :

L'Assemblée, consultée sur la question de l'éligibilité des femmes à l'Institut, sans se reconnaître le droit d'imposer sa décision aux diverses académies prises individuellement, se borne à constater que, sur cette question, dont l'intérêt est essentiellement d'ordre général, il y a une tradition immuable qu'il lui serait tout à fait sage de respecter. (Anonyme, 5 janvier 1911 : 2)

Finalement, ils apparaissent ridicules aux yeux de l'opinion publique, les journaux soulignant ouvertement que des femmes sont académiciennes à Rome et à Berlin et que Marie Curie elle-même est déjà membre de plusieurs Académies étrangères et notamment celle de Suède. A l'étranger oui donc, mais pas en France. Les femmes y reçoivent certes quelques prix, mais de là à les considérer comme immortelles, il y a un monde. Quoique... il y a bien Judith Gautier, la fille du grand Théophile qui, le mois précédent, a été élue à l'Académie Goncourt, créant par là même un précédent. Mais l'Académie Goncourt nouvellement créée en 1900 n'a pas l'envergure de celle qu'on nomme l'Institut de France et se trouve être davantage un cénacle littéraire fondé « pour forcer les portes de la gloire » à leurs fondateurs éponymes.

En réalité, ces réactions disproportionnées relèvent du fantasme, celui d'une femme frivole et toute puissante qui se joue de tout et surtout de tous. La figure de la femme fatale, qui s'est érigée en mythe au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, est encore très présente. Ainsi apparaît en illustration de l'article de Dauzats, dans *Le Figaro* du 1^{er} décembre 1910, un dessin d'Abel Faivre tout à fait explicite (Faivre, 1910 : 3). On y découvre un personnage féminin à l'épaule dénudée et vêtu d'un drapé vapoureux se coiffant de la coupole de l'Académie. On serait tenté d'y voir une Marianne d'un nouveau genre, dénaturée, futile, égocentrée et décérébrée – les ouvrages volettent en effet tels des papillons. Fatale aussi, à son regard semi-langoureux semi-prédateur et à l'épée qui transperce la coupole. Et les représentations féminines de cet acabit sont légion.

Une bipartition s'observe donc, patriarcaux contre féministes, conservateurs contre avant-gardistes, cristallisés autour des candidatures de Marie Curie et d'Edouard Branly, jusqu'à les instrumentaliser. Et l'escalade se poursuit puisque le ministre de l'Instruction publique, Maurice Faure, intervient en faveur de Marie Curie. Il propose que lui soit décerné la légion d'honneur lors de la promotion de janvier 1911. Elle refuse en mémoire de Pierre.

La bataille prend une autre tournure le 09 janvier 1911, lorsque *L'Excelsior* publie à la une un portrait de Marie Curie. On la découvre transformée en objet d'examen, les traits accentués pour permettre une analyse physiognomonique, et dans le coin supérieur gauche apparaît la lettre adressée quelques semaines plus tôt au quotidien, exploitée quant à elle pour une étude graphologique. Rappelons que cette prétendue science nommée physiognomonie, en essor au XIX^e siècle, supposait que les traits du visage d'un individu trahissent sa personnalité. On ne sait que trop les déviances auxquelles elle a conduit et les idéologies qu'elle a inspirées, en servant entre autres le racisme scientifique et le nazisme. Sur cette une, Marie Curie est représentée échevelée, les yeux cernés, les traits marqués ; son front est exagérément bombé, ses sourcils froncés et ses lèvres pincées, autant d'entorses à la réalité pour forcer une correspondance entre la théorie et le sujet examiné. Quant au commentaire, nous apprenons que sa tête appartient au genre « mixte », « annonç[ant] un type nerveux-bilieux fortement accentué » ; son « front vaste [et] bombé par le haut [...] dénote une mentalité active, combinatrice ; ses yeux [...] une patience calculatrice [...] ; son nez révèle des instincts fureteurs », etc... Selon le compte-rendu graphologique, elle aurait « une conscience scrupuleuse et un peu mystique » (Anonyme, 9 janvier 1911 : 1), sans doute pas aussi mystique que cette Mme Fraya, à qui l'étude graphologique a été confiée et qui n'est autre qu'une voyante

célèbre de l'époque. Un objet de foire. C'est ce que la presse fait de Marie Curie, s'attaquant ainsi à son honneur.

Outre les arguments de la tradition, de la femme dominatrice et de la personne peu fiable apparaît celui de l'incompétence, voire de l'imposture. Les phrases suivantes sont issues des quotidiens dans les jours précédant l'élection à l'Académie : « Mme Curie n'a jamais fait aucun ouvrage toute seule », « n'a été que la modeste collaboratrice de son mari », « n'apporte vraiment pas à sa candidature de titres suffisants », « avant son mariage, Mme Curie n'avait jamais fait quoi que ce soit en physique et depuis la mort de son illustre mari elle n'a rien produit seule », etc... (Blanc, 1999 : 50-51). L'idée même qu'une femme puisse être intellectuellement brillante paraît difficilement concevable. Un seul journal, *Gil Blas*, ose regarder la réalité en face au matin du 23 janvier 1911 : « il est aussi faux de soutenir que Mme Curie n'a rien fait en dehors de son mari que de dire que le Dr Branly est étranger à la découverte de la radiotélégraphie » (Estienne, 1911 : 2). Et de fait, il en a été l'inventeur.

La presse est devenue le terrain d'une bataille acharnée aux multiples visages et dont le masque préféré est celui du sexisme. Ce même matin du 23 janvier 1911, *L'Excelsior* publie un montage photographique présentant Marie Curie et Edouard Branly assis chacun sur le plateau d'une balance et portant le titre « Un Tournoi Académique : Une Femme entrera-t-elle à l'Institut ? » (Anonyme, 23 janvier 1911 : 1). Au-delà du caractère discuté de ce choix, il est à observer que Marie Curie seule ne fait pas le poids : elle est en effet représentée de profil et à grand renfort d'attirail scientifique et de fioles diverses. Branly, quant à lui, trônant seul comme s'il avait déjà été élu, nous fait face et arbore une assurance et une majesté qui sont refusées à la physicienne. Quelques heures plus tard, il est élu à 30 voix contre 28. Marie Curie ne se représentera plus jamais.

On voit bien que la question féminine mobilise la société entière. Mais elle devient aussi le prétexte ou, pis encore, le couvert sous lequel tentent de se régler d'autres comptes : des différends institutionnels, cléricaux et politiques. Car si la candidature de Marie Curie dérange en ce qu'elle est une femme, elle incarne aussi la rivalité clérico-institutionnelle de la Sorbonne et de la Faculté catholique, que Branly a rejointe après avoir quitté la première ; elle révèle non moins en arrière-plan le combat politique des libéraux contre les conservateurs. Natalie Pigéard-Micault, historienne et responsable des ressources du Musée Curie, évoque « un vote politique » qui a vu « la victoire de la droite catholique contre les républicains dreyfusards » (Santi, 2017 : 1).

En 1911, l'affaire Dreyfus est achevée depuis cinq ans seulement et beaucoup sont restés sur leur faim. Les traces sociales comme politiques sont encore vives ; l'atmosphère xénophobe et le nationalisme palpables. C'est dans ce contexte que Marie, veuve depuis plusieurs années, et Paul Langevin, séparé de sa femme, entreprennent une relation amoureuse. Leur correspondance, qui aurait dû rester privée, est volée et des extraits, falsifiés, se trouvent propulsés dans la presse. Le scandale est immense et donne à plus d'un l'occasion de se livrer à des débordements contenus jusque-là. Mais surtout, il dépasse de beaucoup la violence des épisodes de l'Académie, au point que l'on parle partout d'« Affaire Langevin ». L'automne 1911 en sera l'acmé :

Du 30 octobre au 03 novembre, Marie Curie est à Bruxelles, au congrès international à l'Institut Solvay. Langevin, physicien de renom, s'y trouve aussi.

Le 04 novembre, en France, *Le Journal* titre à la une « Une histoire d'amour : Mme Curie et le professeur Langevin » et accuse Marie Curie en première page d'avoir enlevé Langevin. Le soir même, *Le Temps* écrit que « Mme Curie aurait détourné de ses devoirs conjugaux M. Langevin » (Blanc, 1999 : 60).

Elle écrit aussitôt aux accusateurs, mais ils publient ses réponses, jetant ainsi de l'huile sur le feu déjà trop alimenté. Celle qui était quelques mois plus tôt adulée par l'opinion publique se trouve prise à partie. Marguerite Borel, une amie, rapporte ainsi qu'« autour de la maison de Mme Curie, des gens vocifèrent : « A bas l'étrangère, la voleuse de maris ! » » Elle ajoute que « Marie Curie n'ose plus mettre un pied en dehors de chez elle » (Bard, 2009 : 34). Et, de fait, lorsqu'elle s'y aventure, elle est traquée par les photographes.

Le 06 novembre, *La Croix* écrit que « si aucune réconciliation n'intervient entre les Langevin, c'en est fait du prestige et de la gloire de Mme Curie » (Blanc, 1999 : 62).

Tous les quotidiens – jusqu'aux presses européenne et américaine – prennent part à cette danse macabre, leur seul but étant de faire leurs choux gras quand bien même cela impose de sacrifier des têtes illustres. A tel point d'ailleurs que Raymond Poincaré intervient auprès du Président du Syndicat pour que la presse s'autocensure. Beaucoup s'exécutent mais pas tous. *L'Action française* et *La libre Parole* se montrent même d'une virulence peu commune. Est-il utile de rappeler leur orientation politique ?

Le 08 novembre, dans cette poudrière médiatique arrive un télégramme de Stockholm : le Prix Nobel de Chimie est attribué à Marie Curie. On a du mal à concevoir qu'un même individu puisse d'un côté être porté aux nues et de l'autre traîné à ce point dans la boue. Car les bassesses atteignent leur paroxysme avec la publication d'un brûlot de vingt-six pages dans *L'œuvre* du 23 novembre : une partie de la correspondance privée assortie de commentaires. Dans ce qui s'apparente désormais à une curée, Gustave Téry, le rédacteur en chef, use de la périphrase lapidaire l'« étrangère » (Quinn, 1996 : 278-281). Car la Polonaise Maria Sklodowska en incommoda plus d'un, comme Dreyfus, le Juif, en dérangeait d'autres avant elle. Et Michel Pinault d'ajouter : « On invoqua contre la « veuve adultère » et la « juive polonaise », « l'honneur de l'Université » comme naguère on avait invoqué celui de l'armée contre le « juif traître » ». On ne sera pas surpris d'apprendre que des duels ont lieu entre les plus enragés des protagonistes ou les plus offensés. Dans tous sont impliqués des journalistes de quotidiens extrémistes. Le 26 novembre se tient le duel opposant Paul Langevin à Gustave Téry, mais aucun ne tire.

Le 30 novembre, *L'œuvre* récidive en publiant douze nouvelles pages du même acabit. C'est alors que l'Université de Paris commence à rédiger un rapport sur la complicité d'adultère de Marie Curie. L'hypocrisie règne en maîtresse car nombre de ceux qui s'insurgent entretiennent eux-mêmes des relations extraconjugales voire tarifées.

Finalement, d'une histoire privée, l'Affaire Langevin devient une affaire institutionnelle et bientôt une affaire d'Etat puisque le ministre de l'Instruction publique est saisi, et même le ministre des Affaires étrangères qui écrit à l'ambassadeur de France en Suède, Emile Thiébaud, le 11 décembre 1911 : « Il ne me paraît pas possible que le ministre de France à Stockholm représente officiellement et publiquement Mme Curie dans les circonstances actuelles » (Blanc, 1999 : 142).

Plus grave encore, Svante Arrhenius, l'académicien suédois et nominateur de Marie Curie lui adresse le 1^{er} décembre les mots suivants : « L'honneur, l'estime pour notre Académie aussi bien que pour la science et pour votre patrie me semble demander que dans de telles circonstances vous vous désistiez de venir ici pour prendre le prix » (Blanc, 1999 : 114). Elle lui répond avec un sang-froid qui n'a d'égal que sa profonde consternation, face à ce qu'elle appelle désormais « une campagne de basse vengeance » (Blanc, 1999 : 94) :

Vous me suggérez de faire des réserves sur l'acceptation du prix Nobel qui vient de m'être décerné et vous donnez ce motif que l'Académie de Stockholm, si elle avait été prévenue, aurait probablement renoncé à m'attribuer le prix [...]. La démarche que vous me conseillez

m'apparaîtrait comme une grave erreur de ma part [...]. Je ne puis accepter de poser en principe que l'appréciation de la valeur d'un travail scientifique puisse être influencée par les diffamations et des calomnies concernant la vie privée [...] (Blanc, 1999 : 115).

Heureusement, d'autres – en France et à l'étranger – gardent la tête froide, et ne sont nullement dupes de la cabale qui se joue. Parmi eux Einstein, qui ne mâche pas ses mots face à ceux qu'il taxe de « racaille » à plusieurs reprises. Et de fait, les affrontements ont la hauteur de vue de querelles de caniveau. D'une manière générale, Marie Curie conserve donc l'estime de ses pairs. Et contre toute attente, défiant les craintes ministérielles, elle est accueillie très chaleureusement à Stockholm. Visiblement, les Suédois ont su faire la part des choses. Elle est même l'invitée d'honneur d'un banquet auquel ont été conviées trois cents femmes appartenant à l'intelligentsia suédoise, toutes disciplines confondues, alors que la France accueille ce Prix Nobel dans un silence assourdissant.

Le 11 décembre 1911, elle prononce donc un long discours lors de la réception de son Prix Nobel. En voici un extrait :

Il y a de cela quinze ans le rayonnement de l'uranium a été découvert par Henri Becquerel, et deux ans après, l'étude de ce phénomène a été étendue aux autres substances par moi d'abord, par Pierre Curie et moi ensuite. [...] tous les corps émettant de tels rayonnements ont été nommés par moi radioactifs. [...] l'histoire de la découverte et de l'isolement d[u] radium] a fourni la preuve de l'hypothèse que j'avais faite, d'après laquelle la radioactivité est une propriété atomique de la matière et peut fournir une méthode de recherches des éléments nouveaux.

On pourrait y voir une réponse aux attaques à propos de sa supposée incompetence. Pour une femme dévouée corps et âme à la science, ce sont sans doute des injures qui l'ont meurtrie. Appréciations néanmoins son honnêteté intellectuelle et souvenons-nous du contexte de cette conférence : seule une femme d'une force de caractère peu commune, d'une juste conscience d'elle-même et d'une dignité inébranlable a pu avoir le cran de résister à autant d'attaques de toute nature, amoraux bien souvent, et condensées en si peu de temps. Combien auraient été à même de garder la tête haute ? On ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'à son retour de Suède, elle tombe gravement malade. Le 29 décembre 1911, elle est transportée d'urgence dans une clinique gardée secrète. Eve, sa fille cadette, ne relate que brièvement les faits mais on est frappé par la sincérité et à la fois la brutalité de ses propos : « Marie avait été conduite au bord du suicide, de la folie, et, ses forces physiques l'abandonnant, elle avait été terrassée par une maladie très grave » (Curie, 1938 : 225).

Malgré tout, à peine remise, elle reprend son activité scientifique de plus belle et, lorsque la guerre éclate, avec l'engagement total qui a toujours été le sien, elle fait équiper des voitures d'appareils à rayons X et les transforme en unités mobiles de radiographie, sauvant ainsi la vie à plus d'un millier de poilus et jetant les bases de la radiologie médicale. Comment s'étonner dès lors que cette figure qui a investi les esprits, l'imaginaire, notre système de références et de représentations soit devenue un mythe et ait rejoint en 1995 la demeure des Grands Hommes ?

Alors, à celle qui, dans son journal, écrivait à son époux défunt : « j'ai un vague espoir [...] que tu auras peut-être connaissance de ma vie d'effort et que tu m'en sauras gré et qu'ainsi je te retrouverai plus facilement dans l'autre vie [...]. Il faut, si cela était, que je puisse te dire que j'ai fait mon possible pour me montrer digne de toi. » (Curie, 1996 : 188), nous pouvons sans hésiter répondre que la promesse a été honorée au-delà de toutes les espérances.

Catherine NEGOVANOVIC

Université de Lorraine, ECRITURES

F-57000 Metz, France

Références bibliographiques :

1 – Monographies

Blanc Karin, *Marie Curie et le Nobel*, Uppsala, Uppsala Studies in History of Science, 1999.

Curie Eve, *Madame Curie*, Paris, Gallimard, 1938.

Curie Marie, *Pierre Curie*, Paris, Odile Jacob, 1996.

Marbo Camille (Marguerite Borel), *A travers deux siècles. Souvenirs et rencontres (1883-1967)*, Paris, Grasset, 1968.

Quinn Susan, *Marie Curie*, Paris, Odile Jacob, 1996 [*Marie Curie : A Life*, New-York, Simon & Schuster, 1995].

2 – Articles dans une revue

Anonyme, « Les Débuts de Mme Curie à la Sorbonne », dans *La Presse*, n° 5267 (06 novembre 1906), p.1-4.

Bard Christine, « Marie Curie et Irène Joliot-Curie. Le féminisme arcouestien », dans *Revue de la BNF*, n° 32, 2009/2, p. 30-41.

Pinault Michel, « Marie Curie, une intellectuelle engagée ? », dans *Clio, Histoire, Femmes et Société*, n° 24 | 2006, p. 211-229.

3 – Références en ligne

Anonyme, « L'Académie des Sciences examine aujourd'hui la candidature de Mme Curie » [en ligne], dans *L'Excelsior*, n° 55 (09 janvier 1911), p. 1-12.

URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4600054s/f1.item>. Consulté le 18 juin 2019.

Anonyme, « Les Femmes à l'Institut », dans *Le Petit Parisien*, n° 12486 (05 janvier 1911), p. 1-6. URL :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k563842w/f1.item>. Consulté le 12 juin 2019.

Anonyme, « Mme Curie à l'Académie des sciences » [en ligne], dans *Le Matin*, n° 9758 (15 novembre 1910), p. 1-8. URL :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5696138.item>. Consulté le 30 juin 2019.

Anonyme, « Une nouvelle découverte. Le Radium. M. et Mme Curie dans leur laboratoire », dans *Le Petit Parisien, supplément littéraire illustré*, n° 779 (10 janvier 1904), p. 9-16. URL :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9102135/f1.item>. Consulté le 02 juillet 2019.

Anonyme, « Un Tournoi Académique : Une Femme entrera-t-elle à l'Institut ? » [en ligne], dans *L'Excelsior*, n° 69 (23 janvier 1911), p. 1-12.

URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4600068t/f1.item>. Consulté le 19 novembre 2018.

Dauzats Charles, « Les Femmes à l'Institut » [en ligne], dans *Le Figaro*, 56^e année, 3^e série (1^{er} décembre 1910), p. 1-8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2890486/f3.item>. Consulté le 07 juillet 2019.

Estienne, « Mme Curie ou Branly ? » [en ligne], dans *Gil Blas*, n° 12 398 (23 janvier 1911), p. 1-4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7538459x/f1.item>. Consulté le 15 juin 2019.

Faivre Abel, « A la conquête de l'Institut » [en ligne], dans *Le Figaro*, 56^e année, 3^e série (1^{er} décembre 1910), p. 1-8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2890486/f3.item>. Consulté le 07 juillet 2019.

Santi Pascale, « Marie Curie, pionnière esseulée à l'Académie de médecine », dans *Le Monde, sciences et techno*, 05 décembre 2017, URL : https://www.lemonde.fr/sciences/article/2017/12/05/marie-curie-pionniere-esseulee-a-l-academie-de-medecine_5224620_1650684.html. Consulté le 19 novembre 2018.